

IML

C'est un long bâtiment en briques rouges bordé sur sa droite par la Seine, quai de la Rapée.

Ce bâtiment est très visible, et même très nettement visible vu de la rive gauche. Le voyageur qui se rend gare de Lyon le longe jusqu'au square Touraine où, bloqué par un feu rouge interminable, il a tout loisir d'examiner l'arrière de l'endroit.

On y entre de l'autre côté, par le pont d'Austerlitz.

On traverse un petit jardin famélique, on pousse la porte: un grand couloir blanc devant soi...

Un peu plus loin sur la droite, on vous accueille. La dame, plutôt bienveillante, vous précède en murmurant «C'est par ici» ou «Je vous accompagne» ou «Si vous voulez me suivre». Au fond à gauche, elle pousse la porte, on pénètre dans une petite salle où il est exposé, derrière une vitre. Le but est de le reconnaître. Je le reconnais. Je reconnais mon fils Ferdinand. La première fois, c'était à sa naissance... et puis là, tu vois.

Il est calme, apaisé, il dort. Les parfums ne font plus frissonner sa narine, comme dit le poète. Il dort. On entend son copain d'enfance, son ami historique, Jonathan, donner des grands coups de poing dans les murs du vénérable institut, hurlant entre deux sanglots: «Mon pote! Mon pote! Putain de bordel de merde!» Indifférent dorénavant, Ferdinand qu'on a rafistolé, nettoyé, est présentable. Il est tranquille, serein, beau.

Il a un trou rouge au côté droit.

Le blues

Ça commence mal. Il y a le spleen. Pourquoi tant de spleen ? Parce que cette semaine, je n'ai aucune activité majeure – comme j'en avais la semaine dernière, comme j'en aurai la semaine prochaine. Les plateaux de cinéma ou de théâtre sont des divertissements grandioses à notre humaine condition.

Citons Pascal : « Le divertissement est une pratique d'esquive, il s'agit de ne plus penser à quelque chose qui nous afflige, de nous détourner d'une réalité affligeante. Rien n'est plus insupportable à l'homme que d'être dans un plein repos, sans passions, sans applications, il sent alors son néant, le chagrin, le dépit, le désespoir. » (Je la fais plus courte mais ça démarre fort.)

Voilà : la caméra, la scène me distraient, me divertissent au sens de Pascal. Le ronronnement délicat de la caméra numérique qu'on prépare, le rire de ma partenaire, l'angoisse du preneur de son (« Ah, y a un frottement »), la mystérieuse plénitude ressentie quand une prise est réussie, la satisfaction d'avoir surpris (moi le premier) et surtout l'explosion de rire de huit cents personnes suspendues à vos lèvres, sont un évitement des tentations dépressives qui nous hantent.

La villa du trésor

La villa du Trésor est une grosse bâtisse en pierre à la fois massive et élégante, rue principale de Veules-les-Roses, à deux pas de la mer. La Veules, le plus petit fleuve de France, coule dans son jardin, derrière, jardin secret.

L'enfance, les culottes bouffantes, les rires, les cris, les cousins, les chambres en haut. Les caves en bas où on allait chercher le cidre, en assurant le fantôme qui immanquablement s'y trouvait et nous guettait, plein de mauvaises intentions, qu'il était le plus gentil des fantômes, qu'on l'aimait vraiment beaucoup, et une fois l'escalier noir remonté, soulagés, on l'insultait, cette espèce de connard de fantôme, compromettant du même coup la prochaine descente dans les entrailles sombres de la villa du Trésor et son habitant maléfique.

Veules-les-Roses : Charles Trenet et sa voiture décapotable garée devant la villa. Aznavour dînant avec ses musiciens au restaurant voisin : Les Galets, le couple d'homosexuels se tenant par la main et créant le scandale. La rue principale, l'hiver, battue par les vents, les ampoules jaunes derrière les rideaux et les rares habitants croisés, avec ma mère, qui me complimentaient sur mon physique mais regrettaient parfois ma timidité. Le casino. Le Madison. Les falaises.

L'hôtel des Tourelles, que ma grand-mère dirigeait de main de maître, devenu par la suite une colonie de vacances, puis à nouveau un hôtel. L'Estacade, un jour de mai. Une naïade aux cheveux courts, le corps gaulé et le sourire ravageur, s'amusait à plonger, droite

et provocatrice dans l'eau verte, quelque quatre, cinq mètres au-dessous.

Quatorze ans, très troublé par le spectacle, je me dis que plus tard je me marierais avec une fille comme elle.

Chez moi

On va me changer la télé. Je suis anxieux. Vaguement inquiet, en tout cas perturbé. La veille, j'avais regardé jusque tard ma vieille télé, pas si vieille, déjà plate, comme pour lui dire que voilà... j'avais beaucoup de mal à me séparer d'elle. « La preuve, j'ai veillé devant ton écran beaucoup plus tard que de coutume, beaucoup plus tard. Je t'ai éteinte avec une étrange impression de trahison. »

Pourtant, son image faseillante qui se stabilisait au bout d'une bonne demi-heure, et puis la Coupe du monde de foot qui approchait, tout m'incitait à changer, à faire un choix drastique, à entrer dans une nouvelle génération technologique. J'y étais encouragé, poussé, acculé.

Comment se comporterait la nouvelle? Avant même qu'elle soit là – elle devrait être en route, rendez-vous était pris à 11 heures, il était moins dix – je me méfiais. Je considérais l'irruption de ce nouveau modèle comme un passage en force ou le prix à payer au progrès.

J'étais sombre. Comment seront les types qui vont l'installer? Est-ce que le nouveau maniement ne sera pas trop complexe? Allaient-ils bien me l'expliquer? Bien la connecter avec la box? Relier le lecteur DVD? Fixer l'appareil à la bonne hauteur? D'abord, tout ça allait-il être compatible avec le bras? Pas bien, j'étais pas bien. Vite, qu'on en finisse! Qu'on démonte l'ancienne, qu'on l'emporte! Une dernière fois, je l'allume, regarde sa vieille image claudicante, comme un dernier salut, un signe d'adieu, un ultime tête-à-tête. Je m'assois. Elle me fixe. Combien d'heures, de mois, d'années, avons-nous

passé comme ça, dans ce face-à-face rituel et maintenant final? «Comme tu m'as vu sauter, glapir, hurler, rire, soupirer, gémir, pleurer, dormir devant le flot de la comédie humaine que tu déversais sur mes pupilles sidérées! Les discours lénifiants, les cadavres ensanglantés, les buts libérateurs, les chants désespérés, les grimaces, les enfants sur les plages, les protestations, les enjolivures, les histoires sublimes, les récits lamentables, la marche du monde que, inlassablement, sans jamais rechigner, tu me servais à la plus petite sollicitation de mon pouce crispé.»

Ils sont bienveillants, doux, patients, les deux garçons de Planète Technologie. Ils te déposent même avec délicatesse sur le canapé, face contre terre, en attendant de t'embarquer. Ne pourrait-on l'installer dans une autre pièce, ou en faire profiter un proche, ou la caser chez la femme de ménage?

Je contemple sa face arrière, je pense qu'elle a un beau cul. Cette image saugrenue me vient et je la regrette aussitôt, mais trop tard. Je l'ai même prononcée. Ça en dit long sur notre degré d'intimité.

La nouvelle est un peu rétive mais, après quelques réglages, on y arrive. Je me méfie d'elle, je trouve d'ailleurs que l'image n'est pas à la hauteur de ce que je pouvais espérer, au prix que ça coûte. Et puis, elle me fait mal aux yeux!

Je l'éteins. Je suis déçu, inquiet. Je lui en veux. Je la trouve arrogante.

Je vais lire un bouquin dans ma chambre.

Mais il va bien falloir trouver un compromis. Nous sommes condamnés à nous entendre.

J'y retourne. Je la scrute.

Je regarde l'écran éteint.

Les garçons sont partis avec la vieille sous le bras. Qui semblait tellement fragile. Je les ai remerciés, il va bien falloir que je m'y fasse.

À quelle sauce va-t-elle me manger? Jusqu'à quand?
Que va-t-elle me raconter, la petite nouvelle? Combien
de morts, de buts, de merveilles, d'abominations, d'en-
fants sur les plages, notre humaine condition magni-
fique et désespérée?

J'allume.

Il va bien falloir que je m'y fasse.

Biarritz

La stagiaire est en retard à l'aéroport. Je suis à Biarritz. J'y viens pour l'avant-première d'un film que j'aime beaucoup : *Moi et le Che*. Atypique, comme on dit. Un pari fou mais parfaitement réussi. J'aime bien ce film. Est-ce parce que je m'y exprime avec une liberté et une précision qu'il m'est jubilatoire de montrer ? Pas seulement. C'est réussi. Ça marche, c'est clivant, emportant, déroutant. Il y a du souffle, de la folie, une liberté extrême.

« Ce que j'ai envie d'écrire, je l'écris. Ce que j'ai envie de tourner, je le filme. » J'ai envie de dire.

Pari extrêmement risqué mais ça s'affirme, ça s'accomplit.

La stagiaire me conduit dans une chambre d'hôte, située dans une grande maison étrange et lugubre, sorte de manoir de Norman Bates. Où immédiatement je me sens mal. J'installe malgré tout mes affaires, je vais déjeuner en bord de mer. Puis, en revenant, je m'arrête à un hôtel que j'aime bien, le Plaza, j'y prends une chambre. J'ai déjà séjourné dans cet hôtel, juste après la mort de Ferdinand. J'aime bien cet hôtel. On s'y sent bien. Même quand on a mal.

Prétextant une amie que je dois rencontrer, je récupère non sans mal mon sac de voyage. (Je ne retrouve plus le château hanté, personne ne connaît cette adresse.)

Ils sont charmants les gens, à Biarritz. Ils me félicitent, blaguent, me demandent des éclaircissements sur mes films, compatissent, m'encouragent, m'admirent, m'accompagnent dans cette légère détresse.

Je tente de m'installer dans la chambre 103. La carte pour ouvrir ne marche pas. J'ai oublié chez Norman

mon chargeur, je n'ai plus de batterie, j'ai du mal à respirer. La bouffe ce midi était dégueulasse. Je suis fatigué. J'en ai marre.

Donc, je vais me baigner. L'eau est froide. Du coup, j'enchaîne par une marche/jogging : moitié marche rapide, moitié jogging. Je me défonce, je m'esquinte, je me sens mieux. Il me semble que, curieusement, je suis moins essoufflé.

Je décide d'aller me reposer, dans cette chambre Art déco que j'aime vraiment beaucoup. J'y arrive pas.

Je regarde le palmarès de Cannes. Ils vont se lever, remercier. Cérémonial aux déclarations usées jusqu'à la corde, mais on ne s'en lasse pas. Et puis Cate Blanchett est très jolie.

Vincent Glenn, le directeur, m'accueille à l'entrée de son cinéma. Il est le fils de Pierre-William Glenn, un chef op' majeur du cinéma français. On discute sur un banc, sur le trottoir. Les gens s'agglutinent, me posent des questions, il y a du monde. Je présente le film, deux mots, et puis on va dîner. J'ai envie de boire un coup mais je me méfie du vin, l'établissement est modeste. Je me méfie. Non, ça va, il est bon. La bouffe est modeste mais très bonne aussi. J'ai envie de discuter, de boire des coups. Glenn me raconte son passé de militant d'extrême gauche, me dit qu'il s'est présenté aux dernières législatives contre La France insoumise et qu'il a été battu.

Je ne sais pas pourquoi, je parle de mon frère mort il y a un an.

Personne ne s'y attendait. Il est mort.

Je parle de ses débuts à Rouen, du chef de bande qu'il était, de son passage en prison pour braquage, de sa volonté de s'en sortir avec un tel acharnement, qu'il a fini directeur d'IBM pour tout le Pacifique : un roman, ou un film, comme on veut, Jean Valjean donc.

Je ne veux pas trop boire, je veux garder la tête froide pour le débat.

Le débat. Les gens ont beaucoup aimé, en majorité, sauf « mes deux copines » : deux vieilles dames avec qui je plaisantais, assis sur le banc, dehors. Ça leur a pas plu, même si elles m'ont trouvé, disent-elles, extraordinaire. Je débats, je rebondis, je plaisante, j'improvise, j'essaie de créer un lien, ça marche. La discussion continue sur le trottoir, les gens analysent, me racontent ce qu'ils ont vu, comment le film les a « traversés », ce sont eux qui me racontent l'histoire que je connais trop, que j'ai trop jouée. Je m'y suis trop englouti. Mais le public découvre le film tout neuf. Le film vit enfin, le public s'en est emparé.

On me propose de boire un verre dans un bar, j'esquive : « On m'attend à l'hôtel. »

Je vide une bière devant la télé. C'est quoi, cette journée ? Est-ce que j'ai aidé le film ? Je sais que la baignade et le sport ont été utiles, et puis j'aime cette chambre, je traîne, je rêve, je respire moins mal, ça ne me démange plus, j'ai la gorge irritée malgré tout, pourquoi cette surveillance quasi obsessionnelle ? Je m'allonge, tout cela est-il vain, à quoi tout ça sert ?

J'aime les gens dans ces moments d'échange. Après, tout est fini, ma bière est sirotée, demain est un autre jour, peut-être pire.

L'île de Ré

J'ai toujours du mal avec l'île de Ré. Pourtant la maison est belle, enfin il me semble. Je l'ai fait construire, l'architecte était très créatif, le jardin assez grand, il y a des chambres, des terrasses, des patios. C'est fait avec goût, envie et imagination, mais on a toujours une impression de bordel. Les deux-trois premiers jours, je flippe. Est-ce la maison ou l'île, je ne sais pas. Puis je m'habitue, je m'ennuie, assez souvent. L'idée c'est de se fabriquer une bonne santé, sorte d'investissement de forme pour la saison parisienne qui va suivre et qui va être rude.

Je m'arrange toujours pour que le séjour d'été soit entrecoupé d'essayages, de lectures publiques, de festivals ou d'interviews. La perspective d'aligner trente jours de vacances de suite à Ré m'inquiète. Je les saucissonne, avec un spectacle à Nice, une interview à BFM, un petit séjour au festival d'Avignon, et puis surtout un petit voyage traditionnel d'une bonne dizaine de jours. En famille. Rome, New York, Sardaigne, Crète, Maroc, etc. J'espère surtout ne pas tourner pendant cette période où toutes les aventures sont possibles. La maison de Ré souffre. L'iode, le vent, le sel, l'air la mettent à rude épreuve. Un peu comme moi. Est-ce l'air, l'iode, la population qui m'indisposent? Je ne sais pas, toujours pas.

Je lis dans le journal, celui que j'écris tous les jours quand je suis à Ré, que je suis très heureux quand je rentre à Paris, et même que je jubile lorsque la date du retour se rapproche. Sauf l'année dernière, où je stipule que, pour la première fois, un séjour prolongé dans la maison de Ré m'a fait du bien, et que j'envisage la suite des escales à venir avec délectation. M'y attachent vingt-trois ans

de jeux, de famille, d'événements, de joies, de drames, de soirées, de week-ends, de rencontres, de vicissitudes (le chauffe-eau qui chauffe plus, le jardin qui foire, le frigo américain qui coule, l'électricité qui disjoncte, le plombier qui est malade, etc.).

C'est une seconde vie parallèle, ici, parfois un peu euphorique, très souvent désenchantée, en tout cas à remettre en perspective. Pourquoi ne pas changer ? Pourquoi pas le Sud ? La vraie chaleur, les cigales, le vin blanc bu torse nu à 1 heure du matin sous les tonnelles ? Mais la maison de Ré me retient, et puis c'est aussi la maison de Ferdinand, ce petit monument au fond du jardin l'atteste. Sa chambre immaculée, habitée seulement par sa sœur, parfois, par Jonathan, son ami historique, le souvenir des dix-huit vélos sous les fenêtres (les copains-copines) à l'époque de leur splendeur adolescente, en font un endroit traversé par les bonheurs de la jeunesse triomphante et puis le chagrin.

Difficile à brader.

Je m'y sens mal et bien : une sorte de chute mais aussi l'excitation, la paresse, les corvées, et la création quand même, les scénarios à lire, les textes à apprendre, ce livre à écrire et puis le temps qui passe, ici beaucoup plus vite, les mondanités un peu reines auxquelles j'essaie, et j'y arrive, d'échapper. Les tables malgré tout joyeuses et partagées, les soirées avec des célébrités, et avec les nombreux amis des enfants, les mères, les cousines, les copains de toujours, les passants, en font un lieu qui kidnappe les émotions et les années qui passent.

Que faire ? J'aime cette maison et parfois la déteste. Je m'y sens drôle, bizarre, déconnecté mais aussi entreprenant et optimiste et puis méfiant et fatigué.

Vite, vite, du soleil, du jazz, des fleurs dans le jardin, du vin blanc sur la pelouse.

Ré, 3 juin

À l'île de Ré, je n'y arrive pas ou peu. Changer les ampoules défaillantes devient un défi, je ne suis capable que de me baigner, faire du sport, picorer par-ci par-là la lecture des trois ou quatre bouquins que j'ai apportés. Je tourne en rond, pourtant l'avenir immédiat va être chargé, et demande un investissement, une préparation : le tour des plateaux télé et radio pour *Moi et le Che*. Il faut que je m'exerce à pitcher, faire court, éveiller la curiosité et peut-être donner l'envie d'aller voir ce film auquel je crois.

Il y a aussi le tournage que je commence bientôt : *Damien s'engage*. Apprendre le texte, peut-être modifier certains passages et, oui, m'immerger dans les séquences et ce bouquin que je suis en train d'écrire... Voilà, je l'écris. Peu.

Le temps passe vite, ici. Parfois il pleut. Il faut aller chercher du bois, allumer le feu. Le temps file, j'ai envie de lâcher prise, de rien foutre. Le soir, je suis crevé : le grand air, les bains de mer, j'introspecte : pas très brillant... Cette île de Ré parfois me flagelle, m'abîme. Est-ce pour mieux ressusciter ?

Et puis le calendrier de la Coupe du monde en Russie qu'il faut approfondir pour s'organiser : soixante-quatre matches, du boulot.